

Évacuation de la population civile de Saint-Pierre



Certes, il y a eu le très gros bombardement du vendredi 11 août 1944, de 16 à 18 heures, sur les quartiers sud du bourg de Saint-Pierre. Toutes les maisons ont été touchées de près ou de loin. Pour la plupart, tremblement ou souffle, le toit est tombé sur la rue ou au pied de l'édifice. En deux heures de temps, la route des

Quatre-Pompes et ses alentours sinistrés, ont beaucoup souffert. Les maisons sont inhabitables et les familles encore valides se replient sur le bourg. C'est ainsi que mon père, ma mère et moi-même, sommes relogés par la Mairie, au 1^{er} étage de la mercerie Morvan (contiguë au CMB actuel).

Le dimanche 13, au-delà des bombardements, est marqué d'autres drames : inhumation de soldats allemands au cimetière, avec pelles et pioches. Bref, arrive le lundi 14, à jamais gravé dans les mémoires. En début de matinée, une trêve des combats ayant été négociée et obtenue par le maire Victor Eusen (également président de la Délégation Spéciale du grand Brest) et les belligérants, la population reçoit l'ordre d'évacuer la commune en direction de Saint-Renan (en passant par Guilers, c'est le parcours obligatoire).

Préparation au départ

Ayant participé durant deux ans aux alertes de la Défense Passive, notre lieu de rencontre est la mairie, la belle salle de mariage du rez-de-chaussée où les beaux tableaux de Jim Sévellec ornent les murs. Ce lundi 14, au matin, les secouristes vont et viennent. Comme chaque jour, selon ses possibilités, notre maire est là, fidèle et impressionnant. Opportunément je lui demande : "- Et nous, Monsieur le Maire ?

- Tu évacues François, comme tout le monde, tu ranges ton casque et ton brassard sur le tas à gauche". Exécution, j'ai le cœur gros. C'était quelques heures avant le grand départ, à 10 heures, je crois.

La foule en détresse se prépare. Brouettes, landaus, poussettes sont de la partie, ainsi que quelques rares voitures. J'ai mon vélo à la main, dans l'attente. Quelqu'un me dit "laisse le", les Allemands vont te le prendre". Je le remonte donc dans la chambre et le glisse sous le lit. Dans la rue, le triste cortège s'ébranle, empruntant la rue François Cordon. Un char à banc arrive à contre sens. Je ne connais pas le conducteur, mais le casque dont il est coiffé m'interpelle (ancrage de marine). Sans difficulté, ce monsieur me rend mon casque. Je retourne le dissimuler sous le lit, chez Ninie Morvan. Une petite course et je retrouve les miens. Prenant la brouette des mains de mon père, c'est maintenant le vrai départ. Ralentissement au niveau de Kerourien, ce sont les soldats allemands, le visage noir, la mitraillette au poing, qui contrôlent la circulation. Il ne fait pas beau de rencontrer leur regard... Ça y est, on

passé sans encombre, en contournant le fort de Keranroux, encore bordé de grands sapins. Toute une population en file, groupée par familles et par quartiers, s'étire vers son destin. C'est bientôt la montée vers Guilers, quelques avions nous survolent.

Arrivée à Saint-Renan

Vers 16 heures, petite halte avant Ty-Colo ; quelque temps après, c'est l'arrivée à Saint-Renan. L'accueil est très bien organisé, nous sommes à treize. Pas de problème, nous obtenons le garage particulier de la maison Le Velly sur la route qui mène vers Le Conquet et Plouarzel. Ce n'est pas tout, de la paille pour le couchage et puis tout le reste, dont je ne me souviens pas. Durant plus de 2 mois (17 octobre) nous allions vivre dans ces conditions. Merci de grand cœur à la ville de Saint-Renan pour son accueil et son aide. Nous avons vécu ensemble quelques bombardements (les batteries allemandes de la Pointe Saint-Mathieu et Kéringar).

Pour la suite de l'histoire, reprenez donc le numéro 262 de l'Écho de Saint-Pierre sur le site du journal. Vous y retrouverez l'excellent article de Françoise Taburet.

Mais le vélo me direz- vous ? Je ne l'ai pas retrouvé, il s'est envolé, ou plutôt, on l'a volé, tout simplement. Le casque est resté, je l'ai toujours à la maison avec les traces de son histoire.

C'était il y a 70 ans et un peu plus, j'avais 19 ans et demi à l'époque. Faites le compte.....

François Kergonou



31 mai 1948 : le Président de la République Vincent Auriol visite Saint-Pierre. Depuis la rue de la Mairie (aujourd'hui Victor Eusen), on voit les dégâts causés par les bombardements.

L'église a perdu son clocher et son toit.